



# OBSERVATIONS

SUR

## LES ECRITS MODERNES

---

### LETTRE CLXXXIX.

**V**ous avez été satisfait, Monsieur, <sup>Discours</sup> des Discours sur le Feu & sur <sup>sur l'Air,</sup> l'Eau, dont je vous ai fait part dans les Lettres 146 & 153. Voici un autre Discours sur l'Air, qui m'a été envoyé par le même Auteur, \* Disciple du fameux Boerhaave : c'est l'extrait de sa Doctrine sur cet Elément.

La premiere propriété de l'Air est sa fluidité, qui est telle, que le froid le plus violent, la plus forte compression, les plus puissans coagulans, &c. ne peuvent jamais l'alterer. La cause de cette propriété, est que l'Air est composé de parties extrêmement fines &

\* M. de la Mettrie Médecin à S. Malo.

déliées, qu'on ne peut appercevoir même avec les meilleurs microscopes, & qui sont en même tems si glissantes, que la moindre force suffit pour les écarter les unes des autres, & les diviser en tout sens.

La seconde propriété de l'Air est sa pesanteur, qui consiste dans la tendance de toutes les parties vers le centre de la terre. C'est une vérité qui a été si bien démontrée par Toricelli, Pascal, Boyle, & Mariotte, qu'il n'est aujourd'hui rien de plus certain en Physique. On sçait aussi que cette pesanteur de l'Atmosphère varie sans cesse, & que ses vicissitudes continuelles sont causées par les divers météores & les differens aspects des Planettes. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les Tables meteorologiques de Nicolas Kruquius, pour en appercevoir toutes les causes. De là il suit que l'Air comprime la surface de la terre, & les corps qui y sont situés, & d'autant plus qu'ils sont près du centre. Cette pression est encore plus ou moins forte, selon que le poids de l'Air augmente ou diminue, comme on le voit au Barometre. Mais pourquoi ne sent-on point la pesanteur de l'Air? c'est que cet Element, en tant

que pesant & fluide , presse également les corps de tous côtés , latéralement , horizontalement , verticalement , supérieurement , inférieurement , obliquement. De ce principe dépend l'explication d'une infinité de petites expériences fort curieuses.

La troisième propriété de l'Air , est son ressort , qui consiste en ce qu'il occupe d'autant moins d'espace , qu'il est plus comprimé , & qu'il se rétablit à mesure que la pression cesse , depuis quelque tems qu'il soit comprimé. Ce qu'il y a ici d'étonnant , c'est que chaque portion d'Air agit autant par son élasticité , que tout l'Air externe ; ce qui s'explique clairement par une expérience de Boyle. Prenez un Barometre , dont le Mercure soit élevé à certaine hauteur , que vous remarquerez attentivement. Plongez le par sa partie inférieure dans un vase cylindrique rempli de Mercure , & tellement construit , qu'on puisse à son gré au moyen d'une syphon ôter toute communication de l'Atmosphère avec le peu d'Air qui est dans ce vase. Alors comme l'Air externe n'agit plus sur l'interne ; il est évident que celui-ci seul peut presser la surface du Mercure

contenu dans le barometre. Or dans cette expérience, le Mercure reste à la même hauteur qu'il avoit, pendant qu'il étoit comprimé par tout l'Atmosphere. Cette petite partie d'Air interne peut donc soutenir par son ressort un aussi grand poids que tout l'Air externe. Chauffez ensuite le Barometre; vous verrez le vif-argent monter de plus en plus, proportionnellement à l'expansion de l'Air enfermé. Les Chymistes doivent bien faire attention à cette admirable propriété de l'Air; car comme la plûpart des opérations chymiques se font sur le feu dans des vaisseaux fermés, quels effets terribles ce ressort de l'Air ne peut-il pas souvent produire? De tous les corps l'Air est celui que le feu dilate le plus: la chaleur de l'eau bouillante, qui est d'environ 212 degrés au Thermometre de Fahrenheit, le rarefie d'un tiers de sa masse, comme nous l'avons dit en parlant du feu. Il faut remarquer que sa rarefaction est en raison de sa densité. De deux portions d'Air, la plus condensée se dilatera le plus au même degré de chaleur, & la moins comprimée aura moins d'expansion, & conséquemment de ressort, par la même

cause. L'Air le plus rare est au plus dense comme l'est 1 à 520000, selon Boyle. Cependant le plus grand chaud, ainsi que le plus grand froid, ne peut alterer ce prodigieux ressort de l'Air.

De ce qu'on vient de dire, on peut déduire les effets de l'Air sur les fossiles. L'air est fluide, pésant, élastique; il se condense proportionnellement aux poids qui le compriment: il a d'autant plus de force ou de ressort, qu'il est plus condensé; & ensuite plus rarefié par la chaleur ou le feu, il s'infinuë dans tous les corps, & jusqu'au centre de la terre. Or qui peut dire jusqu'à quel degré l'Air est condensé dans ces lieux profonds, & ensuite rarefié par le feu, que le frottement de tous les corps & des parties de l'Air même y produit? Cet élément doit donc par son action rassembler les parties solides homogenes, séparer les hétérogenes, ou celles qui ne sont point faites pour s'assortir avec les autres; rendre ainsi les fossiles plus durs, plus compacts, & les créer en quelque sorte. Voilà peut-être la raison pour laquelle on ne trouve des Minéraux que vers le centre de la terre.

Une qualité de l'Air, qui pour être connuë de tout le monde n'en est pas moins incompréhensible, c'est son absoluë nécessité pour la vie. Mettez un oiseau dans la machine pneumatique, à mesure que vous en tirerez l'Air, vous le verrez suffoqué & rendre presque les derniers soupirs; faites-y rentrer l'air, le petit animal reprendra des forces en respirant. Mettez un poisson vivant dans l'eau, dont vous aurez auparavant tiré l'Air, il expirera en peu de tems. Mettez-en un autre dans un vase plein d'eau, si exactement bouché, que l'Air contenu dans cette eau ne puisse se renouveler, vous le verrez mourir après trois quarts d'heures de langueur. Les insectes ne peuvent faire éclore leurs fétus dans le vuide\*; la semence des plantes y meurt; la flamme s'y éteint, comme on le voit en pompant l'Air de la machine pneumatique, dans laquelle on a mis un charbon ardent. Tout, en un mot, périt sans le secours de l'Air: c'est un aliment qui nous nourrit, nous conserve, sert à réparer nos pertes, ainsi que les autres alimens, s'identifie & s'incorpore avec nous. C'est fait de nous, s'il vient

\* On entend le vuide d'Air: il n'y a point de vuide absolu.

à nous manquer. Tout le monde connoît ces vérités. Mais quelle est cette propriété de l'Air aussi admirable que singulière, sans laquelle on ne peut vivre ? Quelle est sa nature, sa cause, son action ? Est-ce par l'Air purement élastique que tout respire ?

Il est difficile de se faire une idée juste de ce qu'on entend par l'Air élastique, à moins que de connoître auparavant tous les corps étrangers qui nagent dans son immensité. Nous avons vû dans le Discours sur le feu, que l'Air est toujours plein de feu, plus ou moins ; & les Thermometres le démontrent dans tous les tems & dans tous les Pays. Nous avons vû aussi en parlant de l'eau, que l'Air est toujours rempli d'eau, de cette eau qui s'exhale par la voye de l'insensible transpiration tant de nos corps, que de ceux des animaux, & même des végétaux ; de cette eau que le Soleil & les autres feux, fait sans cesse s'évaporer. D'habiles Physiciens ont calculé, que dans l'espace d'une année il en tombe 30 pouces sur la surface de toute la terre. Cette même eau se dissipe dans le même espace de tems. Que d'eau dans l'Air ! Cette vérité paroît clairement dans la machine pneumatique. Plus on raréfie l'Air,

plus le verre s'obscurcit intérieure-  
 ment , parce qu'alors les molécules  
 d'eau se détachent de l'Air pour s'atta-  
 cher au verre. D'où il suit , que plus  
 l'Air est chaud , rarefié , moins il con-  
 tient d'eau , & conséquemment moins  
 il est pesant. Exposez des sels à l'Air ,  
 ils s'y fondent & deviennent beaucoup  
 pesans , parce qu'ils absorbent l'humidi-  
 té de l'Atmophere : autre preuve de  
 l'eau contenuë dans l'Air. Plus cette  
 eau est élevée & dispersée en de grands  
 espaces , plus elle est imperceptible ,  
 parce que ses molécules sont écar-  
 tées les unes des autres & extrêmement  
 divisées. Aussi l'Air est-il alors sec &  
 ferein ; & il ne paroît humide que lors-  
 que cette même eau descend , & se  
 rassemble sensiblement dans notre At-  
 mosphere.

Outre le feu & l'eau , l'air est plein  
 de rosée. C'est un composé d'eau & de  
 bien d'autres corps gras , salins , hui-  
 leux , spiritueux , que le Soleil attire  
 de la surface de la terre. Tant que ces  
 exhalaisons sont agitées & éparfes çà  
 & là dans l'Air , on ne les voit point ;  
 mais vers les trois heures de l'après mi-  
 di , l'Air venant à se refroidir à cause  
 de l'éloignement du Soleil , & la terre

conservant sa chaleur bien plus long-tems que l'Air, on voit ces vapeurs s'élever sensiblement; & couvrir bientôt toute la surface de la terre, jusqu'à ce que le Soleil revienne les dissiper par son retour. Il faut remarquer que ces vapeurs sont différentes, selon les lieux d'où elles s'évaporent. C'est pourquoi on trouve tant de contradictions parmi les Physiciens, qui ont fait l'analyse de ces matieres.

C'est encore l'eau presque seule qui forme les nuës. Ses élémens dispersés dans la haute région de l'Air, venant à se réunir en descendant dans des lieux plus étroits, prennent la forme d'eau sensible, dont l'amas forme les nuës. Toutes les sortes de pluyes, les Fontaines, les Rivieres, les Fleuves, les Ruisseaux, les Torrents, toutes les eaux de la terre, viennent de celles de l'Air. C'est dans l'Air que se forment la neige, la grêle, la foudre, le tonnerre, les éclairs, dont l'explication nous mèneroit trop loin. Il s'y élève des esprits essentiels, fermentés des végétaux, & ceux qu'on produit par l'action du feu. Les huiles, les sels, la terre même, en un mot, les plantes, n'ont aucune partie qui ne s'exha-

le dans l'Air. Il en est ainsi des esprits des animaux, de leurs excréments, de toutes leurs parties que la chaleur dissipe enfin, des œufs féconds de tous les animaux, des fossiles mêmes, des fels, des soufres, des métaux. Il n'est point en un mot d'espèces de corps dans toute la nature, qui ne s'évaporent dans l'Air. Les cadavres mêmes des hommes, soit qu'on les brûle, soit qu'on les laisse se putréfier dans l'Air, soit qu'on les ensevelisse, toutes leurs parties, sans excepter les os mêmes, se perdent dans ce cahos universel. Est-il donc surprenant que l'Air nous nourrisse, puisqu'il contient les élémens mêmes de nos corps ?

On conçoit à présent ce qui constitue cette partie élastique de l'Air, ou l'Air proprement dit : c'est l'Air dégagé de tous les corps hétérogènes qu'il renferme & dont il est le véhicule. Voilà l'Air qui pénètre dans toutes les liqueurs, & qu'on en fait sortir en forme de bulles, par l'ébullition, ou en diminuant le poids de l'Atmosphère dans la machine pneumatique. Tel est celui que la gelée fait sortir de l'eau, & que nous respirons. Il se dissout en ses derniers élémens, pour pouvoir

s'insinuer dans les cellules des liqueurs qui sont vuides d'air ; mais il ne peut pénétrer dans les fluides qui en sont tout à fait remplis, ou saoulés, comme parlent les Chymistes. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'il y a plus d'Air dans l'eau, que d'eau même, comme on le sçait par expérience. Maistant que cet air est renfermé entre chaque élément aqueux, il n'est point proprement Air : il n'y agit point comme hors des liqueurs. La raison de cela, c'est que l'Air se divise jusque dans ses derniers élémens, pour entrer dans les fluides, & que chaque élément en particulier n'a aucun ressort. Il faut pour cela que plusieurs parties élémentaires soient réunies ensemble. D'où il suit, que l'Air contenu dans une humeur, n'y exerce point d'oscillations, comme Borelli & plusieurs autres grands hommes se le sont imaginé, qu'il ne peut-être la cause de la putrefaction de nos fluides, mais seulement l'Air externe, & que la plus forte chaleur de notre sang n'est pas suffisante, pour faire sortir l'Air qui est renfermé dans ses petits vuides. Autrement il seroit impossible de vivre.

Voilà en peu de mots les propriétés

de l'Air élastique , qui est infiniment plus pénétrant que l'Air commun. M. Boerhaave passe ensuite à l'examen des corps dont on tire beaucoup d'Air , tels que le vinaigre , les yeux d'écrevisses , la craye , l'huile de tartre par défaillance mêlée avec le vinaigre , ou l'huile de vitriol , l'esprit de nître mêlé avec un ou deux grains de fer , ou avec de l'huile distillée de chainevi. Enfin ce même Auteur finit par l'examen de l'Air élastique produit des corps par le feu , par la fermentation , par la putréfaction , par la distillation &c.

Orleans  
délivré ,  
Poème.

On sçait que Charles VII , par un caprice de la Reine sa mere Isabeau de Baviere , avoit été dépoüillé d'une bonne partie de son Royaume , avant même d'être Roi. Dès qu'il se vit sur le trône , il songea à faire valoir tous ses droits. Mais il fut poussé par ses ennemis jusqu'au de-là de la Loire. Orleans , Ville considérable , lui resta fidèle. Les Anglois , qui regardoient la prise de cette Ville comme le dernier coup porté à la fortune de Charles , ne manquerent pas de l'assiéger avec toutes leurs forces ; & le Roi , pour la

défendre, y fit entrer tout ce qu'il avoit de plus brave & de plus fidèle dans ses troupes. C'est ce fameux siège qui fait le sujet d'un nouveau Poëme en Prose, intitulé *Aurelia* ou *Orleans delivré*. On suppose que ce n'est qu'une traduction d'un Poëme Latin, composé il y a trente ans : mais un endroit de la prétendue traduction trahit l'Auteur. Comment le Poëte Latin supposé auroit-il pû parler il y a trente ans des événemens de la dernière Guerre de la France contre l'Empereur ? Quoiqu'il en soit, l'Auteur feint qu'Albion & Galatés, les deux Genies de la France & de l'Angleterre, se disputent l'Empire dans l'Assemblée des Dieux, & que chacun inspire son animosité à son Peuple. C'est la principale machine du Poëme, divisé en douze Chants, que je vais parcourir très-légerement, seulement pour en donner quelque idée.

Dans le 1<sup>er</sup> Chant les Assiégés tiennent conseil sur le parti qu'ils ont à prendre. Malgré l'extrémité où ils sont réduits, ils jurent de périr plutôt que de se rendre. Le 2<sup>d</sup> Chant représente le fameux Combat de Rouvrai. Dans le 3<sup>e</sup> on voit les mesures de Saintrail-

les , pour détacher le Duc de Bourgogne du parti des Anglois. Le 4<sup>e</sup> contient un Assaut terrible , & la mort du Comte de Salisberi. Une Treve est annoncée au 5<sup>e</sup> , & les Legats exhortent le Duc de Bedford à faire bientôt une paix durable avec une Nation toujours à craindre , même dans ses malheurs. On y voit aussi un Poète honnête-homme , nommé *Chrysolore* , qui n'y fait pas une médiocre figure. Le 6<sup>e</sup> représente une Fête magnifique , où les François & les Anglois tâchent de briller à l'envi. Les Dieux , à l'exemple des hommes , tiennent aussi une assemblée dans le Ciel. Dans le 7<sup>e</sup> le Roi raconte à ses Courtisans les Prédications qu'on lui a faites ; ce qui renferme une Histoire abrégée de tous les successeurs de ce Prince. Au 8<sup>e</sup> Albion voyant bien qu'à la fin Galatés son rival l'emportera sur lui , tâche de retarder sa défaite , en rendant le Roi amoureux de la belle Agnès Sorel. On voit au 9<sup>e</sup> la description d'un Assaut donné à Orleans par Talbot. Au 10<sup>e</sup> l'Archange Michel va trouver le Très-haut , pour le prier d'avoir pitié de ses Peuples divisés par l'ambition. Ce Chant renferme une magnifique pein-

ture de la demeure du Très-haut, qu'on appelle le Temple de Dieu; le Poëte place dans le vestibule tous les faux Dieux du Paganisme, parce que, selon lui, les Payens pouvoient entrer dans le vestibule du Temple de Salomon. Neptune prédit à son fils Albion la gloire de son Peuple, c'est-à-dire, des Anglois. La Pucelle d'Orleans, qui devoit être le salut de la France, paroît dans l'onzième Chant, & dans le douzième elle delivre Orleans.

J'ai lû ce Poëme avec plaisir. C'est un Ouvrage plein de feu & d'imagination, hardi & intéressant dans les fictions, noble & agréable dans les comparaisons, fleuri & pompeux dans les images, assez regulier dans la conduite, conforme en plusieurs choses au goût d'Homere, & plus encore à celui de Milton. Tout ce que j'y trouve de reprehensible, est 1°. le mélange de la vraie Religion avec la fausse. 2°. Certaines comparaisons qui se ressemblent, & qui viennent trop souvent. 3°. Un style qui n'est pas assez correct. 4°. Une Prose Poëtique, outrée dans son genre; trop d'enflure, trop d'épithetes. Cette maniere d'écrire n'é-

tant point naturelle, blesse l'imagination du Lecteur, & lasse son attention. Nous croyons connoître l'Auteur, qui pourtant ne se découvre point. Nous ne laissons pas de declarer genereusement que son Poëme nous paroît une Pièce estimable, où il y a beaucoup de genie & d'esprit, & nous souhaitons sincèrement que notre suffrage contribue à lui donner le cours qu'il merite. Il ne seroit peut-être pas difficile d'en faire un Ouvrage accompli.

## MEMOIRE

*Envoyé par un ami de M. SERVANDONI,  
au sujet de ce que l'Auteur du Pour &  
Contre a dit dans sa Feuille hebdoma-  
daire N<sup>o</sup>. 205.*

**L'**Auteur du *Pour & Contre* commen-  
ce par approuver & par copier dans  
la feuille N<sup>o</sup>. 205. une partie de la  
*Description de l'Eglise de S. Pierre de Ro-  
me* : mais bientôt il se récrie sur la jus-  
tesse des dimensions, & il compte  
les donner plus précises avec le secours  
d'un Anglois, aussi inconnu que le plan  
que cet Anglois lui a communiqué ; les

mesures qu'il rapporte, sont absolument différentes, de celles qu'ont donné le Cavalier Fontana, & M. de Tarrade; celles-ci se trouvent si conformes, que la différence ne consiste que dans quelques pouces: Or celles de la *Description* imprimée depuis peu à Paris sont les mêmes; non seulement on a suivi les deux Auteurs, mais encore toutes les mesures de M. Franque Architecte, qui les a prises en dernier lieu avec trois Architectes de l'Academie de France à Rome: ces dernières ne dementent en rien les premières.

On sera plus surpris encore, si l'on fait attention que malgré la décision positive de la feuille; le Livre intitulé *Vitruvius Britannicus*, mis au jour par M. Campell, Architecte Anglois, (où se trouve le plan, & l'élevation de S. Pierre de Rome avec celui de S. Paul de Londres) nous offre des dimensions tout-à-fait différentes de celles que donne l'Auteur du *Pour & Contre*, & encore bien plus opposées à celles du Cavalier Fontana, de M. Tarrade, de M. Franque & de ses Compagnons d'étude. D'ailleurs en examinant le Plan de S. Paul dans le *Vitruve Anglois*, on verra qu'il n'est pas fait sur le modèle

ni sur les dimensions de celui de S. Pierre, comme observe par renvoi l'Auteur de la Critique. On pourroit appeller en témoignage ceux qui ont jugé par eux-mêmes ces deux Eglises ; mais les Plans qui sont dans les mains de tout le monde en décident.

L'Auteur de la feuille du *Pour & Contre* parle du Clocher de Strasbourg, & des Pyramides d'Egypte, qui par leur construction n'ont pas plus de rapport entre-eux, qu'avec l'Eglise de Rome. Il est vrai que par une heureuse transition, on assure que M. Servandoni ne sera pas fâché de trouver une comparaison de l'Eglise de S. Paul, avec celle qu'il vient de traiter ; & c'est-là où l'on ajoute, que S. Paul de Londres est bâti sur le modele de S. Pierre.

Au reste la façon de donner des mesures est singuliere, je l'avoüe, & je ne puis la passer sous silence. Il commence par l'élévation de tout l'Edifice ; ensuite des *Tourelles*, terme inconnu aux Artistes ; après avoir bien cherché, on pense que peut être il veut dire *Campagnille* en Italien, ou *Clocher* en nôtre Langue ; mais il faut observer qu'à l'Eglise de S. Pierre il n'y en a point.

Après qu'il a marqué la grosseur des colonnes doriques de S. Pierre ( on ne sçait pas d'où il l'a tirée ) avec celles de l'ordre toscan de S. Paul , il donne la mesure des ornemens des mêmes colonnes ; je crois pour le coup que personne ne comprendra ce qu'il a dit , & encore moins les ornemens de celles du triangle du *Mezzorilievo* & de sa corniche ; celui du *front* n'est pas plus intelligible. Il faut sçavoir parler la Langue des Arts , quand on veut décider ; le volume d'un Ouvrage n'a jamais servi d'excuse au défaut d'exactitude.

Il est dangereux de ne s'en rapporter qu'à sa mémoire , lorsqu'il s'agit de faits historiques. C'est pour cela qu'il nous est échappé dans la Lettre 187 , p. 162 un Anachronisme , qui nous a conduits à un faux raisonnement. Nous avons supposé mal à propos que le Maréchal de Villars en 1706 , avoit succédé au Maréchal de Berwik , dans le commandement des troupes du Roi en Languedoc , & cette supposition nous a fait conclure que le M. de V. avoit terminé la guerre des Cevennes. Cette dernière proposition est vraie , mais

Correc-  
tion d'un  
article de  
la Lettre  
187.

nous avons eu tort de l'inférer d'un fait qui n'est pas vrai. Ainsi nous prions le Lecteur de n'avoir aucun égard à ce que nous avons dit en cet endroit, que nous croyons devoir corriger sur des Mémoires authentiques, que nous avons actuellement sous les yeux.

Les Mécontents des Cevennes prirent les armes en 1702, & on envoya contr'eux le Maréchal de Montrevel. Les troupes du Roi furent défaites en plusieurs occasions; & dans une, près de 500 hommes du Régiment des Vaisseaux furent taillés en pièces. Les rigueurs dont on usoit avoient extrêmement aigri les esprits & augmenté le désordre. D'un côté, liberté entiere accordée aux troupes du Roi, de tuer tout ce qui avoit l'air de Camifards; de l'autre, meurtres, incendies, Eglises profanées ou abattuës, Prêtres massacrés, &c. Le Roi jugea que le M. de Villars, dont la douceur égaloit la fermeté, & qui sçavoit se faire autant aimer que redouter, étoit très-capable de faire cesser les désordres, & de terminer cette guerre intestine.

Le M. de V. s'étant informé de l'état des affaires de Languedoc, apprit que l'on exerçoit les plus grandes

cruautéz contre les Fanatiques , & que  
 la rigueur des supplices les jettoit  
 dans un désespoir qui les rendoit in-  
 trépides & furieux. Il partit à la fin  
 d'Avril 1704. Arrivé dans le Pays de  
 la révolte , il prend le parti de parler  
 lui-même à tous les Rébelles ; il as-  
 semble les Habitans de cinq à six Vil-  
 lages dans un , & leur fait les discours  
 les plus capables de les ramener à leur  
 devoir , & de les guérir de la fureur  
 qui les transportoit. En même tems , il  
 poursuivit avec ardeur tous ceux qui  
 étoient armés , & on en tua un grand  
 nombre. Un Gentilhomme d'Uzez ,  
 homme d'esprit , proposa au M. de V.  
 d'armer un nombre de nouveaux Con-  
 vertis , que lui-même avoüoit être  
 très-peu convertis , mais qui étoient  
 gens de bien & d'honneur & bons ser-  
 viteurs du Roi. Le Maréchal prit con-  
 fiance en eux , malgré le sentiment de  
 M. de Basville , Intendant de la Pro-  
 vince. Elle étoit alors remplie de pe-  
 tits Commandans , qui trouvoient leur  
 compte à faire durer la guerre. Le M.  
 en fit destituer quelques-uns , & fit  
 craindre aux autres la même destinée.  
 Le détail de la conduite vigoureuse &  
 adroite du M. de Villars , dans cette

guerre contre les Fanatiques , a quelque chose d'aussi admirable en son genre , que les plus illustres conquêtes. Avec de petits corps de troupes , il remporta en diverses occasions , soit par lui , soit par ses Lieutenans , plusieurs victoires sur les troupes des Rebelles.

Cavalier , ce fameux Chef des Fanatiques , vint à Nîmes se soumettre au Maréchal de Villars , qui fut surpris de trouver tant de hauteur , de fermeté & de raison dans un jeune Paysan de 22 ans. Cavalier s'engagea à faire rentrer tous les Rebelles dans leur devoir , & à les faire venir à Calvisson. Il tint parole , & se rendit en effet en cette Ville , suivi de plus de mille Camisards , dont 800 étoient armez , & qui tous se soumirent : la plûpart furent envoyez du côté du Rhin , pour servir le Roi dans ses Armées , & le Maréchal procura à Cavalier une pension de 500 écus. Les autres Chefs qui ne suivirent point son exemple , furent la plûpart ou tuez dans des Combats particuliers , ou pris les armes à la main , & condamnez au dernier supplice par l'Intendant de la Province.

Le Maréchal de Villars ayant fait l'ouverture des Etats de la Province de Languedoc sur la fin de la même année, & reçu le Cordon bleu pour récompense de ses services, écrivit au Roi, que Sa Majesté pouvoit compter *la Révolte terminée*. Elle l'étoit en effet, & le Maréchal de Berwik, qui commanda dans le Languedoc l'année suivante, ne fit qu'achever de détruire quelques restes des Rébelles, qui n'étoient plus qu'en petit nombre. Ravanel un de leurs Chefs avoit été tué dans un combat l'année précédente, & ne fut point pris & condamné au supplice par le Maréchal de Berwik, comme le dit l'Auteur de ses Mémoires.

Nous sommes fort surpris que quelques personnes d'esprit se soient imaginées, que la *Lettre de Mariane sur la Tragédie de Maximien* fût de M. de Marivaux. Il est encore plus étonnant qu'on nous ait imputé cette idée. Quand même nous ne nous serions pas expliqués assez clairement sur ce sujet, au commencement de l'article qui le concerne, (Lettre 186. pag. 127.) a-t'on pû avoir le moins

Remarque  
sur la Lettre de Mariane.

'dre doute sur notre sentiment , en lisant ces mots pag. 134. *Le Singe se fait reconnoître à la fin pour singe ?* Nous pouvions dire que nous l'avions reconnu pour tel dès la seconde page. Quoiqu'il y ait bien de l'esprit dans cette Lettre , nous sommes persuadés que M. de M. y en auroit mis encore davantage , & qu'il auroit raisonné avec plus de justesse & de précision.

Commen- Monsieur l'Abbé Desjardins ancien Profes-  
taire sur les seur de Rhétorique , & Principal du College  
Oraisons de S. Quentin , vient de faire paroître chez  
de Cicéron. Giffard , le premier tome des *Oraisons de Cice-  
ron in 4<sup>o</sup>.* ornées de Commentaires clairs &  
sçavans. L'Edition est très-belle. Les autres vo-  
lumes seront mis sous la presse successivement.  
C'est un grand service que M. Desjardins rend  
à tous ceux qui s'attachent à la véritable Elo-  
quence , dont les Oraisons de Cicéron sont la  
source & le modele. Nous rendrons compte in-  
cessamment de ce premier volume.

Je suis , &c.

Ce 31 Mai 1738.

A PARIS Chez CHAUBERT , avec Privilege  
& Approbation.